

La Maison aux Bandits

Robert E. Howard

1934

(Traduction par Louis Le Berre de la nouvelle *Rogues in the house* – 2024)

Chapitre I

Durant un banquet organisé à la cour du roi, Nabonidus, le Prêtre Rouge, qui était aussi le véritable maître de la cité, effleura poliment le bras de Murilo, le jeune aristocrate. Murilo se retourna pour croiser le regard énigmatique du prêtre, et il s'interrogea sur les pensées qu'il dissimulait. Ils n'échangèrent aucun mot, mais Nabonidus s'inclina et tendit à Murilo un petit tonnelet en or. Le jeune aristocrate, sachant pertinemment que Nabonidus ne faisait jamais rien sans raison, prit congé à la première occasion et retourna en hâte à sa demeure. Là, il ouvrit le tonnelet et, à l'intérieur, il trouva une oreille humaine, dont il identifia le propriétaire grâce à une cicatrice reconnaissable qu'elle portait. Il se mit alors à transpirer abondamment, et il ne douta plus un instant de ce qu'il avait cru saisir dans le regard du Prêtre Rouge.

Mais Murilo, contrairement à ce que laissaient supposer ces boucles noires parfumées et ses vêtements de prix, n'était pas homme à tendre sa nuque au bourreau sans combattre. Il ne savait pas si Nabonidus jouait avec lui ou s'il lui laissait une chance de s'exiler, mais le fait est qu'il était toujours en vie et libre de ses mouvements. Cela prouvait qu'on avait décidé de lui accorder encore quelques heures de liberté, probablement pour qu'il médite sur ses actes. Mais Murilo n'avait pas besoin de réfléchir pour prendre une décision ; ce dont il avait besoin, c'était d'une arme. Et alors que le jeune aristocrate frissonnait de peur et formait ses plans au milieu des palais d'ivoire et de marbre de l'aristocratie, le destin travailla à lui fournir ce dont il avait besoin au milieu des bordels des quartiers les plus sordides de la cité.

Il y avait dans la ville un prêtre d'Anu dont le temple, qui s'élevait à la lisière des taudis de la ville, était le théâtre de bien plus de choses que de simples dévotions. Le prêtre était gras, ne manquant de rien, et il était tout à la fois receleur d'objets volés et mouchard au service de la police. Il jouait ainsi sur les deux tableaux, et son affaire prospérait car le quartier à la frontière duquel se trouvait le temple était le Labyrinthe, un enchevêtrement tortueux d'allées boueuses et sordides fréquenté par les voleurs les plus téméraires du royaume. Les plus audacieux de ces bandits étaient alors un Gunderman, qui avait déserté une troupe de mercenaires, et un barbare cimmérien. Dénoncé par le prêtre d'Anu, le Gunderman fut capturé et pendu sur la place du marché. Le Cimmérien réussit à s'échapper et, apprenant le double jeu du prêtre ainsi que sa trahison, il entra de nuit dans le temple d'Anu et il lui trancha la tête. Ce meurtre jeta le trouble dans la cité, et la traque de l'assassin se révéla infructueuse jusqu'à ce qu'une femme ne vende le Cimmérien aux autorités, et ne mène un capitaine de la garde et ses hommes jusqu'à la chambre secrète où le barbare se trouvait, complètement ivre.

Il émergea de son sommeil stupéfait au moment où les soldats s'emparèrent de lui, mais sa férocité s'éveilla avec lui et il éventra le capitaine, bouscula ses assaillants et se rua en avant. Il se serait enfui si ses sens, embrumés par l'alcool, ne l'avaient pas trahi. Désorienté et à moitié aveugle, il manqua la porte grande ouverte et, dans sa fuite fulgurante, il se jeta la tête la première contre le mur de pierre en un choc si terrible qu'il perdit connaissance. Quand il revint à lui, il était enfermé dans la prison la mieux gardée de la cité, maintenu au mur par des chaînes que même sa fureur barbare ne pouvait briser.

C'est dans cette cellule qu'entra Murilo, masqué et enveloppé dans un vaste manteau noir. Le Cimmérien le regarda avec intérêt, pensant qu'il était le bourreau chargé de l'exécuter. Dans la pâle lueur qui baignait la cellule, même chargé de chaînes, la force primitive du barbare était incontestable. Son corps puissant et ses membres épais et musclés révélaient la force du grizzly,

combinée à la vivacité de la panthère. Sous sa crinière emmêlée, ses yeux bleus brillaient d'un éclat sauvage et indomptable.

« Est-ce que tu aimerais avoir la vie sauve ? » demanda Murilo.

La barbare grogna, et l'intérêt brilla dans son regard.

« Si je m'arrange pour te faire évader, me rendras-tu service en échange ? » demanda l'aristocrate.

Le Cimmérien ne répondit pas, mais l'éclat dans ses yeux parla pour lui.

« Je veux que tu tues un homme pour moi.

- Qui ? »

La voix de Murilo s'abaissa jusqu'à devenir un murmure. « Nabonidus, le prêtre du roi ! »

Le Cimmérien ne se troubla pas, et ne montra aucun signe de surprise. Il ne présentait pas cette peur et cette déférence pour l'autorité que la civilisation instille en chacun de ses membres. Roi ou mendiant, pour lui c'était du pareil au même. Il ne demanda pas non plus pourquoi Murilo était venu le trouver lui alors que les taudis étaient emplis de coupe-jarrets libres de leurs mouvements.

« Quand dois-je m'échapper ? demanda-t-il.

- Dans l'heure. La nuit, cette partie de la prison n'est gardée que par un seul homme, et il peut être corrompu. En fait, il est déjà acheté. Regarde, voilà les clés de tes chaînes. Je vais te les ôter puis je partirai. Dans une heure, le garde, Athicus, viendra ouvrir la porte de ta cellule. Tu le ligoteras avec des bandes de tissus arrachées à sa tunique ; ainsi, quand on le retrouvera, la garde pensera que tu as reçu de l'aide du dehors et ils ne le suspecteront pas. Une fois libre, rend-toi à la demeure du prêtre rouge, et tue-le. Ensuite, tu iras à la Tanière du Rat, où tu seras rejoint par un homme à moi. Il te donnera un cheval et une bourse remplie d'or. Avec ça, tu pourras quitter la ville, et fuir le pays.

- Enlève-moi ces maudites chaînes maintenant, demanda le Cimmérien. Et arrange-toi pour que le garde m'amène de la nourriture. Par Crom, je n'ai eu de la journée que du pain moisi et de l'eau, je meurs de faim !

- Ce sera fait, mais souviens-toi : tu ne dois pas t'échapper avant que j'ai eu le temps de rejoindre ma demeure. »

Libéré de ses chaînes, le barbare se releva et étira ses bras puissants dans l'obscurité du donjon. Murilo sentit une nouvelle fois que s'il existait un homme capable de mener à bien la tâche qu'il souhaitait voir accomplie, le Cimmérien était celui-là. Il quitta la prison en répétant ses instructions, et en demandant en premier lieu à Athicus d'amener une platée de bœuf et de l'ale au prisonnier. Il savait qu'il pouvait faire confiance au garde, non seulement en raison de l'argent qu'il lui avait donné, mais aussi parce qu'il disposait à son endroit de certaines informations.

Quand il retourna dans sa demeure, Murilo était maître de ses peurs. Nabonidus frapperait à travers le roi, de cela il en était sûr. Et puisque la garde royale n'était pas en ce moment à tambouriner à sa porte, Murilo était certain que le prêtre n'avait encore rien dit au souverain. Demain, il parlerait sans aucun doute... s'il vivait encore.

Murilo était confiant dans le fait que le Cimmérien tiendrait sa parole. Qu'il réussisse à mener à bien sa mission était une autre affaire. Des hommes avaient déjà essayé d'assassiner le Prêtre Rouge, et ils étaient morts de façon si hideuse que nul n'osait en parler. Mais ces assassins avaient été des produits de la civilisation et de ses cités, et ils manquaient des instincts de loup du barbare. Dès

l'instant où, retournant dans ses mains le tonnelet à l'oreille coupée, il avait appris par ses arcanes secrètes que le Cimmérien avait été capturé, il avait entrevu la solution à son problème.

Dans sa chambre, il porta un toast à l'homme, dont le nom était Conan, et il but au succès de cette nuit. Pendant qu'il dégustait son vin, un de ses espions lui apprit qu'Athicus avait été arrêté, et jeté en prison. Le Cimmérien ne s'était pas échappé.

Murilo sentit une nouvelle fois le sang se changer en glace dans ses veines. Il ne pouvait voir dans ce coup du sort que la sinistre main de Nabonidus, et une étrange obsession grandit en lui, selon laquelle le Prêtre Rouge était plus qu'un simple humain – c'était un sorcier qui lisait dans l'esprit de ses victimes et qui tirait les fils au bout duquel les hommes dansaient comme des pantins. Après l'abattement vinrent les actes désespérés. S'armant d'une épée qu'il dissimula sous son manteau noir, il quitta sa demeure par une porte dérobée et se pressa à travers les rues désertes. Il était tout juste minuit quand il arriva devant la maison de Nabonidus, qui émergeait sombrement des jardins entourés de murs qui la séparait du voisinage.

Le mur était haut, mais pas insurmontable. Nabonidus ne faisait pas confiance à de simples murailles de pierre pour assurer sa sécurité. C'était ce qui se trouvait au-delà qui était à craindre. Ce que ces choses étaient, Murilo ne le savait pas précisément. Il avait connaissance d'au moins un énorme molosse carnassier qui rôdait dans les jardins et qui avait, à une occasion, mis un intrus en pièces, ainsi qu'un chien le ferait d'un lapin. Il ne chercha pas à deviner quoi d'autre pouvait se cacher dans cette maison. Des hommes qui y avaient pénétré pendant de brèves visites prévues et autorisées, rapportaient que Nabonidus vivait simplement, mais au milieu d'un ameublement riche, et qu'il n'était entouré que d'un nombre suprenamment restreint de serviteurs. En effet, on n'en mentionnait qu'un seul qui avait été aperçu, un homme imposant et silencieux du nom de Joka. En outre, on avait entendu les pas de quelqu'un d'autre, un esclave probablement, dans les autres parties de la maison. Mais personne ne l'avait jamais vu. Le plus grand mystère de cette étrange demeure était Nabonidus lui-même, dont le don pour l'intrigue et la poigne politique avaient fait de lui l'homme le plus puissant du royaume. Le peuple, le chancelier et le roi lui-même n'étaient que des marionnettes qui dansaient au bout des fils qu'il tirait.

Murilo escalada le mur et atterrit dans le jardin qui était une étendue d'obscurité, encore assombrie par des amas d'arbustes et de feuilles dansantes. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres de la maison qui émergeait, sombre, au milieu des arbres. Le jeune aristocrate se faufila avec célérité à travers les bosquets. Il s'attendait à tout moment à entendre l'aboiement du molosse et à voir son corps énorme se précipiter sur lui. Il doutait de l'efficacité de son épée face à une telle attaque, mais il n'hésita pas un instant. Autant mourir sous les crocs d'une bête que sous la hache du bourreau.

Il buta alors contre une forme massive étendue sur le sol. Il se pencha au plus près et, sous la pâle lueur des étoiles, il distingua les contours d'une forme flasque. C'était le chien qui gardait les jardins, et il était mort. Son cou était brisé et il portait sur le corps ce qui ressemblait à des marques de crocs imposants. Murilo sentit que ce qu'il contemplait n'était pas le fait d'un homme. La bête avait croisé la route d'un monstre encore plus féroce qu'elle. Murilo scruta nerveusement les buissons et les feuillages devant lui. Puis, avec un haussement d'épaules, il s'approcha de la maison silencieuse.

La première porte qu'il essaya s'ouvrit sans difficulté devant lui. Il entra avec méfiance, l'épée à la main, et il vit qu'il était arrivé dans un vestibule obscur, faiblement éclairé par une lueur qui brillait à l'autre bout de la pièce, à travers de lourdes tentures. Un silence pesant recouvrait la demeure toute entière. Murilo se hâta sans un bruit le long du hall et s'arrêta près des tentures pour observer ce qui se trouvait derrière elles. Son regard parcourut alors une salle éclairée, dont les rideaux de velours étaient si bien tirés qu'ils occultaient totalement les fenêtres, et ne laissaient pas passage au moindre

rayon de lumière du dehors. La pièce était vide de toute présence humaine, du moins si l'on exceptait de considérer son macabre occupant : le corps d'un homme gisait au milieu de débris de meubles et de tentures arrachées qui témoignaient de la tenue d'une lutte acharnée. Le cadavre reposait sur son ventre, mais sa tête était tordue de telle sorte que son menton reposait sur son omoplate. La figure, figée en un abominable rictus, semblait jeter un regard moqueur au jeune homme.

Pour la première fois cette nuit, la résolution de Murilo fut ébranlée. Il jeta un regard incertain derrière lui, en direction de la porte par laquelle il était arrivé. Puis, le souvenir du billot et de la hache lui revint en mémoire, et cette vision l'affermir. Il traversa la pièce en évitant autant que possible de croiser le regard de l'horreur grimaçante qui gisait parmi les décombres. Bien qu'il n'eût jamais vu le visage de l'homme, il savait, d'après les descriptions qu'on lui en avait faites, qu'il s'agissait de Joka, le serviteur muet de Nabonidus.

A l'autre bout de la pièce, il atteignit une ouverture fermée d'un rideau, et il le souleva précautionneusement pour observer la vaste salle circulaire qu'il masquait. Tout le long du mur, à mi-chemin entre le sol poli et la voûte du plafond, des torchères se succédaient. La chambre était garnie de meubles qui n'aurait pas déshonoré ceux d'un roi. En son centre, se trouvait une table d'acajou sculpté, chargée de mets et de vin. Murilo se raidit. Dans un fauteuil dont le haut dossier était tourné vers lui, il venait d'apercevoir une forme dont les vêtements lui étaient familiers. Il distingua un bras émergeant d'une manche en tissu rouge qui reposait sur l'accoudoir du fauteuil ; la tête, qui comme de coutume était dissimulé par le capuchon pourpre de la robe, était légèrement penchée en avant, en une attitude de méditation. Murilo avait vu Nabonidus dans cette posture des centaines de fois à la cour du roi.

Maudissant les battements de son cœur qui s'emballait, le jeune aristocrate se glissa dans la pièce, l'épée dégainée, tout son être tendu à se rompre dans l'attente du coup qu'il allait donner. Sa proie ne bougeait pas, et ne semblait pas avoir entendu son avancée prudente. Le Prêtre Rouge était-il endormi, ou n'était-il plus qu'un corps avachi dans ce fauteuil. Murilo n'était plus qu'à une enjambée de son ennemi lorsque soudain, l'homme dans le fauteuil se releva et lui fit face.

Le sang reflua du visage de Murilo. Son épée échappa à ses doigts et alla tinter sur le sol poli. Un cri terrible s'échappa de ses lèvres livides, qui fut suivi du bruit de la lourde chute d'un corps. Puis le silence tomba une fois encore sur la demeure du Prêtre Rouge.

Chapitre II

Peu de temps après le départ de Murilo du donjon où Conan se trouvait prisonnier, Athicus apporta au Cimmérien un plateau de nourriture qui comportait, entre autres, une copieuse cuisse de bœuf ainsi qu'une chope de bière. Conan se jeta sur la nourriture avec voracité, tandis qu'Athicus effectuait un dernier tour des cellules pour s'assurer que tout était en ordre, et que personne ne serait témoin de la prétendue évasion. C'était au cours de cette ronde qu'une troupe de soldats pénétra dans la prison et le mit aux arrêts. Murilo s'était trompé lorsqu'il avait vu dans cette arrestation la preuve que son plan pour faire évader le Cimmérien avait été découvert. La raison était tout autre ; Athicus s'était révélé négligent dans ses affaires avec la pègre, et un de ses anciens forfaits venait de le rattraper.

Un autre geôlier prit sa place, un homme flegmatique et sûr qu'aucun pot-de-vin ne pouvait détourner de son devoir. Il n'avait aucune imagination, et se faisait une haute idée de l'importance de son travail.

Après le départ d'Athicus qui avait été emmené pour être formellement inculpé devant un magistrat, le geôlier commença un tour des cellules. Lorsqu'il passa devant celle de Conan, son sens des convenances fut choqué et outragé de découvrir le prisonnier libéré de ses chaînes en train de ronger les derniers lambeaux de viande d'un énorme os de bœuf. Sa colère était telle qu'il commit l'erreur d'entrer seul dans la cellule, sans demander l'assistance des gardes postés dans les autres parties de la prison. Il s'agissait là de sa première erreur professionnelle, ainsi que de sa dernière. Conan fracassa son crâne à l'aide de l'os de bœuf, s'empara de son poignard et de son trousseau de clés, et s'enfuit sans rencontrer aucune résistance. Ainsi que l'avait dit Murilo, seul un garde était en faction durant la nuit. Le Cimmérien franchit les murs à l'aide des clés qu'il avait subtilisées et il émergea rapidement au dehors, aussi libre que si le plan de Murilo avait fonctionné.

A l'ombre des murs de la prison, Conan s'arrêta pour réfléchir à ce qu'il allait faire. Il lui apparut tout d'abord que, puisqu'il s'était évadé par lui-même, il ne devait rien à Murilo ; pourtant, c'était le jeune aristocrate qui l'avait libéré de ses chaînes et qui lui avait fait envoyer de la nourriture, deux éléments sans lesquels sa fuite aurait été impossible. Conan conclut qu'il avait une dette envers Murilo et, comme il était homme à toujours régler ce qu'il devait aux autres, il décida de tenir la promesse qu'il avait faite au jeune aristocrate. Mais d'abord, il devait s'occuper d'une affaire personnelle.

Il se débarrassa de sa tunique déchirée et se fonda dans la nuit, nu à l'exception d'un pagne noué autour de ses reins. En marchant, il faisait jouer dans ses mains le poignard dont il s'était emparé – une arme meurtrière dotée d'une large lame à double tranchant de dix-neuf pouces de long. Il se faufila le long des ruelles et des places noyées par les ombres jusqu'à arriver au quartier qu'il cherchait à atteindre : le Labyrinthe. Il se fraya un chemin au milieu de ses allées tortueuses avec une certaine familiarité. Comme son nom l'indiquait, il s'agissait d'un dédale de ruelles sombres, de cours fermés et de chemins de traverse, de puanteur et de bruits furtifs. Les rues n'étaient pas pavées ; la boue et les immondices se mêlaient en un bouillon douteux. Les égouts y étaient inconnus ; les déchets étaient entassés dans les rues et formaient des amas et des flaques nauséabondes. Pour peu qu'il ne fasse pas preuve de beaucoup de prudence, un homme pouvait y laisser ses bottes et s'enfoncer jusqu'à la taille dans des mares infectes. Il n'était d'ailleurs pas rare de tomber sur un corps gisant dans la boue, la gorge tranchée ou le crâne enfoncé. Les honnêtes gens évitaient le Labyrinthe pour de bonnes raisons.

Conan atteignit sa destination sans être vu au moment exact où la personne qu'il désirait ardemment y rencontrer en sortait. Le Cimmérien se coula dans les ombres de la cour en contrebas, et il vit la fille

qui l'avait vendu à la garde prendre congé de son nouvel amant à l'étage supérieur. Lorsqu'elle referma la porte sur elle, le jeune voleur descendit la volée de marches grinçantes qui longeait la façade, plongé dans ses réflexions qui, comme celles de la plupart des habitants du Labyrinthe, tournaient autour de l'acquisition malhonnête des possessions d'autrui. A mi-chemin de l'escalier, il s'arrêta soudainement, et ses poils se hérissèrent. Une forme vague était tapie dans les ténèbres devant lui, et une paire d'yeux semblables à ceux d'une bête en chasse luisait dans l'obscurité. Un grognement bestial fut la dernière chose qu'il entendit dans sa vie, alors que le monstre se précipitait sur lui, et qu'une lame lui fouailla les entrailles. Il ne lâcha qu'un râle et s'effondra mollement sur les marches.

Le barbare se dressa un instant au-dessus de lui, semblable au spectre de la mort, ses yeux flamboyant dans la nuit. Il savait que le dernier cri du mort avait été entendu, mais les habitants du Labyrinthe prenaient garde de ne s'occuper que de leurs propres affaires. Un râle d'agonie dans un escalier obscur n'avait rien d'inhabituel. Plus tard, quelqu'un s'aventurerait pour voir ce qu'il s'était passé, mais pas avant un laps de temps raisonnable.

Conan monta en haut des marches et s'arrêta devant une porte qu'il ne connaissait que trop bien. Elle était verrouillée de l'intérieur, mais il passa sa lame dans l'interstice entre la porte et le chambranle, et releva la barre de bois qui bloquait l'ouverture. Il pénétra à l'intérieur de la chambre et, fermant la porte derrière lui, il fit face celle qui l'avait vendu à la garde. La fille était assise jambes croisées sur les couvertures de son lit défait. Elle avait entendu le cri poussé depuis l'escalier et elle vit la tache rouge qui teintait le poignard du barbare. Mais elle était trop terrifiée quant à son propre sort pour perdre du temps à se lamenter sur celui, évident, de son amant. Elle commença à supplier pour sa vie, avec des phrases rendues presque incompréhensibles par l'effroi. Conan ne répondit pas ; il se tenait devant elle et la fixait de ses yeux brûlants, éprouvant le fil de sa lame de son pouce calleux.

Il finit par traverser la chambre alors qu'elle se recroquevillait contre le mur, lui demandant grâce avec des sanglots hystériques. Empoignant sans ménagement ses cheveux blonds, il la tira hors de son lit. Il rengaina sa lame dans son fourreau, cala sa captive sanglotante sous son bras gauche et se dirigea vers la fenêtre. Comme nombre de maisons de ce type, l'immeuble présentait une corniche qui faisait le tour du bâtiment à chaque étage, créée par la succession des rebords des fenêtres d'un même étage. Conan ouvrit la fenêtre à la volée, l'enjamba et posa son pied sur l'étroit rebord. Si quelqu'un s'était trouvé non loin de là, il aurait assisté à l'étrange spectacle d'un homme se déplaçant avec précaution le long de la corniche, portant sous son bras une femme à demi-nue qui se débattait. Cette personne n'aurait pas été plus incertaine sur le dénouement de ce spectacle que la jeune fille elle-même.

Atteignant finalement l'endroit qu'il recherchait, Conan s'arrêta, et s'agrippa au mur à l'aide de sa main libre. A l'intérieur du bâtiment, une clameur s'éleva soudain, preuve que le corps sans vie de l'homme avait enfin été découvert. Sa captive se tordait et hoquetait, recommençant ses supplications. Conan jeta un coup d'œil en contrebas, vers la boue et les immondices qui jonchaient l'allée. Il porta brièvement attention au bruit qui s'élevait à l'intérieur, et aux plaintes de sa captive ; Puis, il la lança avec une grande précision dans une fosse septique qui s'ouvrait sous eux. Il s'amusa de la voir se débattre au milieu de la boue nauséabonde, ainsi que de la prodigieuse quantité d'imprécations ordurière qu'elle venait de proférer en l'espace de quelques secondes ; il se permit même un bref éclat de rire. Puis, il leva la tête, écouta le tumulte grandissant qui s'élevait dans l'immeuble, et décida qu'il était temps d'aller tuer Nabonidus.

Chapitre III

C'est un bruit de fracas métallique qui réveilla Murilo. Il grogna et réussit à s'asseoir après s'être débattu au milieu de vertiges. Autour de lui, tout n'était que silence et obscurité et, pendant un instant, la terreur d'être devenu aveugle le saisit. Puis, il se remémora ce qu'il s'était passé et il en eut la chair de poule. Il comprit par le toucher qu'il se trouvait sur un sol fait de dalles de pierres taillées. Un peu plus loin, il se heurta à un mur fait du même matériau. Qu'il se trouvât dans une sorte de prison, cela était certain, mais où et pour combien de temps, cela il était incapable de le deviner. Il se souvint alors du fracas qui l'avait réveillé et il se demanda si ce bruit correspondait à la porte de fer de la cellule qui se refermait sur lui, ou s'il indiquait plutôt l'entrée d'un bourreau.

A cette pensée il frissonna et commença à se déplacer le long du mur qu'il gardait sous ses doigts. Il s'attendait à tout moment à rencontrer les limites de sa cellule mais, après un moment, il conclut qu'il était en train de parcourir un corridor. Il serrait le mur, craignant une fosse ou un piège quelconque, et il fut soudain conscient d'une présence près de lui, quelque part dans les ténèbres. Il ne pouvait rien voir, mais il en fut averti, que cela soit par un bruit furtif perçu par ses oreilles, ou par un quelconque autre sens inconscient. Il s'arrêta net, et ses poils se hérissèrent ; aussi sûrement qu'il était en vie, il sentait la présence d'une autre créature vivante tapie dans les ténèbres devant lui.

Il crut que son cœur allait exploser lorsqu'une voix aux accents barbares jaillit des ténèbres : « Murilo, c'est toi ?

- Conan ! » Le jeune aristocrate boita en direction de la voix en sondant l'obscurité de ses mains qui rencontrèrent une paire de grandes épaules nues.

« Heureusement que je t'ai reconnu, grogna le barbare. J'étais sur le point de te saigner comme un porc trop gras.

- Où sommes-nous, au nom de Mitra ?

- Dans les souterrains sous la maison du Prêtre Rouge ; mais pourquoi ...

- Quelle heure est-il ?

- Pas longtemps après minuit. »

Murilo secoua sa tête, essayant de rassembler ses fragments de souvenirs.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda le Cimmérien

- J'étais venu tuer Nabonidus. J'avais entendu dire qu'ils avaient changé le geôlier de ta prison...

- C'est bien ce qu'ils ont fait, grogna Conan. J'ai fracassé la tête du nouveau gardien et je me suis enfui. J'aurais pu arriver ici il y a des heures mais j'ai dû m'occuper d'une affaire personnelle. Bien, allons-nous tuer Nabonidus ? »

Murilo frissonna.

« Conan, nous nous sommes jetés dans l'ancre de l'archi-démon ! Je suis venu traquer un adversaire humain ; j'ai trouvé un diable velu échappé de l'enfer ! »

Conan grommela quelque chose d'indistinct ; aussi intrépide qu'un tigre blessé du moment qu'il n'affrontait que des adversaires humains, il restait sensible aux peurs superstitieuses de sa nature primitive.

« J'ai réussi à m'introduire dans la maison, murmura Murilo, comme si les ténèbres dissimulaient d'innombrables oreilles aux aguets. Dans le jardin extérieur, j'ai découvert le corps du chien de Nabonidus lacéré de crocs. Dans la demeure elle-même, je suis tombé sur Joka, le domestique. Sa nuque était brisée. Puis, j'ai vu Nabonidus lui-même enfoncé dans son fauteuil, vêtu de sa robe coutumière. D'abord, j'ai cru qu'il était mort lui aussi. Je me suis glissé derrière lui pour le poignarder. Alors, il s'est relevé et m'a fait face. Par les dieux ! » Le souvenir de l'horreur qu'il avait aperçue frappa le jeune aristocrate qui resta un moment incapable d'articuler un son, comme s'il revivait cet épouvantable moment.

« Conan, murmura-t-il, ce n'était pas un homme que j'avais devant moi ! Son corps et sa posture n'était pas sans ressembler à ceux d'un homme, mais sous le capuchon du prêtre, j'ai découvert un visage de folie et de cauchemar ! Il était couvert de poils noirs, au milieu desquels deux yeux porcins brillaient d'un éclat rouge ; son nez était plat, avec deux énormes narines frémissantes ; ses grosses lèvres étaient retroussées en arrière, découvrant des crocs monstrueux et jaunes, semblables à ceux d'un chien. Les mains qui dépassaient de ses manches rouges étaient difformes et couvertes de fourrure noire. J'ai vu tout cela en un regard, avant d'être submergé par l'horreur. Mes sens m'ont abandonné et je me suis évanoui.

- Et après ? marmonna le Cimmérien mal à l'aise

- Je me suis réveillé il y a seulement quelques minutes, le monstre a dû me jeter dans cette fosse. Conan, j'ai toujours soupçonné Nabonidus de ne pas être entièrement humain ! C'est un démon, une chose innommable ! Le jour, il évolue parmi les hommes sous des traits humains, et la nuit il reprend son véritable aspect !

- Bien sûr, répondit Conan. Tout le monde sait qu'il existe des hommes qui se changent en loup à leur guise. Mais pourquoi a-t-il tué ses serviteurs ?

- Qui peut comprendre les intentions d'un démon ? répliqua Murilo. La première chose à faire c'est de sortir d'ici. Les armes des hommes ne peuvent rien contre une telle créature. Comment es-tu arrivé ici ?

- Par les égouts. J'ai pensé que les jardins devaient être gardés. Les égouts communiquent avec ce sous-sol via un tunnel. J'espérais trouver ici une porte donnant sur la maison qui ne soit pas barricadée.

- Alors, échappons-nous par là d'où tu es venu ! s'exclama Murilo. Au diable tout ça ! Une fois sorti de ce piège, nous tenterons notre chance avec la garde royale, et nous essaierons de fuir la cité ! Passe devant, je te suis !

- Inutile, grogna Conan. Le passage vers les égouts est bloqué. Quand je suis entré dans le tunnel, une herse de fer est tombée du plafond. Si je n'avais pas été aussi vif que l'éclair, ses pointes m'auraient cloué au sol comme un ver. Quand j'ai essayé de la soulever, je n'ai pas réussi à la faire bouger d'un pouce. Un éléphant ne pourrait la déplacer. Et rien de plus gros qu'un lapin n'est capable de se faufiler entre les barres. »

Murilo jura, et un frisson glacé lui parcourut l'échine. Il aurait dû se douter que Nabonidus ne laisserait pas une seule route vers sa demeure sans surveillance. Si Conan n'avait pas eu ces muscles d'acier et cette vivacité toute sauvage, la herse l'aurait embroché. Sans doute avait-il déclenché en traversant le tunnel quelque mécanisme caché qui avait provoqué la chute de la grille. Quoiqu'il en soit, ils étaient désormais tous deux piégés ici.

« Il ne reste plus qu'une seule chose à faire, dit Murilo en suant abondamment. Nous devons chercher une autre issue ; elles sont toutes piégées sans aucun doute mais nous n'avons pas d'autre choix. »

Le barbare grogna en signe d'assentiment et les deux compagnons commencèrent à se frayer un chemin à l'aveugle dans le corridor. A ce moment, une pensée frappa Murilo.

« Comment m'as-tu reconnu dans cette obscurité ? demanda-t-il

- J'ai senti le parfum que portaient tes cheveux quand tu es venu me voir dans ma cellule, répondit Conan. Je l'ai perçu une seconde fois lorsque j'étais tapi dans les ténèbres, prêt à t'éventrer. »

Murilo porta une boucle de ses cheveux noir à son nez ; même ainsi, le parfum était à peine perceptible pour ses sens d'homme civilisé, et il mesura à quel point ceux du barbare étaient affûtés.

Alors qu'ils avançaient, sa main se porta instinctivement à son fourreau, et il jura de le trouver vide. A ce moment, une faible lueur leur parvint depuis un angle aigu que formait le couloir un peu plus loin, depuis lequel la lumière filtrait, grise. Ensemble, ils regardèrent précautionneusement par-delà le coude, et Murilo, qui s'appuyait sur son compagnon, sentit son corps se raidir. Il avait aperçu, tout comme le jeune aristocrate, le corps d'un homme à demi-nu qui gisait mollement sur le sol du corridor, au-delà du tournant, vaguement illuminé par une lueur qui semblait émaner d'un large disque d'argent suspendu sur le mur le plus éloigné. Une étrange familiarité émanant de la forme au sol, qui gisait face contre terre, fit se raidir Murilo en qui s'élevèrent d'inexplicables et terribles conjectures. Faisant signe au Cimmérien de le suivre, il se glissa près du corps et se pencha sur lui. Surmontant une certaine répugnance, il l'agrippa et le retourna sur le dos. Il laissa échapper un juron d'incrédulité, et le Cimmérien gronda.

« Nabonidus, le Prêtre Rouge ! s'exclama Murilo, son esprit tourbillonnant de stupéfaction. Mais alors qui... quoi ? »

Le prêtre grogna et commença à s'agiter. Avec la vivacité d'un félin, Conan se plaça au-dessus de lui, son poignard dirigé contre son cœur. Murilo agrippa son poignet.

« Attends ! Ne le tue pas maintenant.

- Pourquoi pas ? demanda le Cimmérien. Il est sous sa forme humaine et il dort. Veux-tu qu'il se réveille et qu'il nous taille en pièces ?

- Non, attends ! le pressa Murilo, tentant d'y voir plus clair. Il ne dort pas, tu vois cette bosse bleue sur sa tempe rasée ? On l'a assommé, cela fait peut-être des heures qu'il se trouve là.

- Tu m'as pourtant juré l'avoir vu en haut sous sa forme de monstre, dit Conan.

- C'est bien ce que j'ai vu ! Ou alors autre chose... il revient à lui. Retiens ton épée Conan ; il y a ici un mystère plus noir que ce que je pensais. Je dois parler avec le prêtre avec que nous le tuons. »

Nabonidus leva une main vers sa tempe contusionnée, marmonna quelque chose et ouvrit les yeux. Pendant un instant, ils apparurent noirs et vides de toute intelligence ; puis, la vie les alluma en une fraction de seconde et il s'assit, scrutant les hommes qui lui faisaient face. Quel que soit le coup terrifiant qui avait temporairement embrumé son esprit aiguisé comme un rasoir, celui-ci était redevenu aussi pénétrant qu'à l'accoutumé. Ses yeux parcoururent vivement l'espace autour de lui puis se posèrent sur le visage de Murilo.

« Vous faites honneur à ma maison jeune seigneur, railla-t-il froidement en jetant un regard à la haute silhouette qui se découpait derrière l'épaule du jeune aristocrate. Je vois que vous avez amené un bandit avec vous. Votre épée n'était-elle donc pas suffisante pour ôter la vie à mon humble personne ?

- Assez, répliqua impatiemment Murilo. Depuis combien de temps es-tu là ?

- Quelle étrange question à poser à un homme qui vient de se réveiller, répondit le prêtre. Je ne sais l'heure qu'il est actuellement, mais il devait être une heure avant minuit lorsque l'on m'a assommé.

- Alors qui est celui qui se fait passer pour toi dans tes propres habits là-haut ? demanda Murilo.

- Ce doit être Thak, répondit Nabonidus en massant sa tempe endolorie. Oui, cela doit être Thak. Et dans mes propres habits ? Le chien ! »

Conan, qui ne comprenait pas le sens de tout ceci, commençait à s'agiter nerveusement, et grogna quelque chose dans sa propre langue. Nabonidus lui jeta un regard amusé.

« Le poignard de ton chien est avide de fouiller mon cœur Murilo, dit-il. Je pensais que tu serais suffisamment sage pour prendre en compte mon avertissement, et quitter la ville.

- Comment aurais-je pu être sûr que tu ne cherchais pas à me tromper ? répliqua Murilo. N'importe comment, c'est ici que je défends mes intérêts.

- Tu formes une belle paire avec ce coupe-jarret, murmura Nabonidus. Je te soupçonnais depuis quelques temps, c'est pourquoi j'ai fait disparaître ce secrétaire blafard. Avant de mourir, il m'a raconté bien des choses, et parmi elles le nom d'un jeune aristocrate qui le soudoyait pour dérober des secrets d'Etat qu'il revendait ensuite à des puissances rivales. N'as-tu pas honte de toi Murilo, voleur aux mains blanches ?

- Je n'ai pas plus de raisons d'avoir honte que toi, pillard au cœur de vautour, répondit Murilo vivement. Tu exploites un royaume entier pour assouvir ta cupidité ; et sous le couvert du désintéret propre à un homme d'Etat, tu trompes le roi, vole le riche, opprime le pauvre, et sacrifie l'avenir de la nation toute entière sur l'autel de ton ambition impitoyable. Tu es un plus grand voleur que je ne le suis. De nous trois, c'est le Cimmérien qui est le plus honnête car il dérobe et tue ouvertement, sans s'en cacher.

- Bien, alors nous sommes tous des bandits, acquiesça Nabonidus d'un ton égal. Et maintenant ?

- Quand j'ai vu l'oreille mutilée du secrétaire qui avait disparu, j'ai compris que j'étais perdu, dit Murilo abruptement. J'ai pensé que tu allais faire appel à l'autorité du roi, est-ce juste ?

- Plutôt. Il est facile de faire disparaître un secrétaire de la cour, mais toi tu es un morceau un peu trop gros. J'avais l'intention d'aller ce matin raconter au roi une farce te concernant.

- Une farce qui m'aurait coûté ma tête, marmonna Murilo. Donc le roi ne sait rien de mes tractations avec l'étranger ?

- Pas encore, soupira Nabonidus. Et depuis que je vois le poignard brandi par ton compagnon, je crains qu'il ne l'apprenne jamais.

- Tu dois sûrement savoir comment s'échapper de ce trou à rats, dit Murilo. Suppose que j'accepte d'épargner ta vie, nous aideras-tu à sortir d'ici, et jures-tu de garder le silence sur mes malversations ?

- Un prêtre a-t-il déjà tenu sa parole ? grogna Conan, comprenant le tour que prenait la conversation. Laisse-moi lui trancher la gorge, je veux voir de quelle couleur est son sang. Dans le Labyrinthe, on dit que son cœur est noir, donc son sang doit l'être aussi...

- Du calme, murmura Murilo. S'il ne nous montre pas le chemin pour sortir de cette fosse, nous risquons de pourrir ici. Alors Nabonidus, qu'en dis-tu ?

- Que dit un loup dont la patte est prise au piège du chasseur ? ricana le prêtre. Je suis en votre pouvoir et, si nous voulons nous enfuir, nous devons nous entraider. Si nous survivons à cette aventure, je jure d'oublier tous tes arrangements douteux. Je le jure sur l'âme de Mitra !

- Je suis satisfait, marmonna Murilo. Même le Prêtre Rouge n'oserait pas rompre un tel serment. Maintenant nous devons sortir d'ici. Mon ami est entré par un tunnel, mais une herse s'est abattue derrière lui et a bloqué le passage. Peux-tu la faire se relever ?

- Pas depuis ce sous-sol, répondit le prêtre. Le levier de commande se trouve dans la chambre située au-dessus du tunnel. Il n'existe qu'un seul moyen de sortir de cette fosse, et je vais vous le montrer. Mais dis-moi, comment toi tu es arrivé ici ? »

Murilo lui expliqua en quelques mots et Nabonidus hocha la tête en redressant son corps osseux. Il les amena en boitillant jusqu'à la sortie du couloir, qui s'élargissait pour donner sur une vaste salle, et s'approcha du disque d'argent. A mesure qu'ils avançaient, la lumière se fit plus forte, bien qu'elle ne devînt jamais plus qu'une lueur grise et lugubre. A côté du disque, ils virent un escalier qui menait vers l'étage du dessus.

« Voici l'autre issue, dit Nabonidus. Et je doute fortement que la porte soit barrée de l'autre côté. Mais j'ai dans l'idée que celui qui souhaiterait la franchir ferait mieux de se trancher la gorge à la place. Regardez dans le disque. »

Ce qui jusqu'ici avait semblé être un plateau d'argent se révélait être un grand miroir enchâssé dans le mur. Un étrange système de tubes de cuivre émergeait du mur au-dessus de lui, et finissait par pointer vers le grand miroir par le jeu de virages à angle droit. En regardant à l'intérieur de ces tubes, Murilo vit une succession déconcertante de miroirs plus petits. Il tourna son attention vers le miroir sur le mur et jura de surprise. Regardant par-dessus son épaule, Conan gronda.

C'était comme s'ils regardaient à travers une large fenêtre donnant sur une pièce bien éclairée. De larges miroirs étaient suspendus aux murs, séparés par des tentures de velours. Il y avait des canapés de soie, des chaises faites d'ébène et d'ivoire, et des couloirs masqués par des rideaux semblaient mener hors de la pièce. Et devant l'un de ces passages, qui n'était pas voilé, une forme trapue et sombre était assise, qui contrastait grotesquement avec l'opulence de la chambre.

« Au nom de Mitra ! s'exclama Murilo. Nabonidus, qu'est-ce que c'est ?

- C'est Thak, répondit le prêtre en se massant la tempe. Certains diraient qu'il s'agit d'un grand singe, mais il est aussi différent d'un singe qu'il est différent d'un homme. Son peuple vit très loin, à l'est, au cœur des montagnes qui bordent les frontières orientales de Zamora. Ils ne sont pas nombreux mais, si l'espèce ne s'éteint pas, je pense qu'ils deviendront des humains dans une centaine de milliers d'années. Ils sont à un stade intermédiaire : ils ne sont plus des singes, comme l'étaient leurs lointains ancêtres, et ils ne sont pas encore des hommes, comme leurs descendants pourraient l'être. Ils occupent les escarpements rocheux nichés au creux de montagnes presque inaccessibles, ne savent pas comment faire du feu, n'utilisent ni abri, ni vêtement et ignorent l'usage des armes. Et pourtant ils possèdent une sorte de langage, fait de grognements et de claquements de mâchoires. J'ai accueilli

Thak quand il n'était encore qu'un enfant, et il a retenu ce que je lui ai enseigné bien plus vite et avec bien plus d'attention que n'importe quel autre animal. Il était tout à la fois mon serviteur et mon garde du corps. Mais j'ai commis l'erreur d'oublier qu'il était à moitié homme, et qu'il ne pouvait donc pas devenir une simple émanation de moi-même, comme peut l'être un véritable animal. D'une façon ou d'une autre, son cerveau à demi-humain a fini par développer de la haine, du ressentiment, ainsi qu'une forme d'ambition bestiale propre à lui-même. En tout cas, il a frappé au moment où je m'y attendais le moins. La nuit dernière, il a soudainement semblé pris de folie. Toutes ses actions avaient l'apparence d'une démence bestiale incontrôlée, mais je vois maintenant qu'elles ont dû être le fruit d'un plan préparé minutieusement de longue date. J'ai entendu un bruit de lutte dans le jardin, et je suis sorti pour aller voir ce qui s'y passait par moi-même. Car je pensais que c'était toi Murilo, qui te faisais terrasser par mon molosse. J'ai alors vu Thak émerger des buissons, couvert de sang. Avant que j'aie pu saisir ses intentions, il s'est jeté sur moi dans un horrible cri et m'a frappé à la tête. J'ai perdu connaissance, et je ne me souviens de rien de plus. Je ne peux que supposer que, de par une fantaisie née de son cerveau à demi-humain, il m'a arraché ma tunique et m'a jeté vivant dans ce sous-sol ; pour quelle raison, les dieux seuls le savent. Il a dû tuer le chien dans le jardin et, après m'avoir assommé, il a de toute évidence tué Joka, puisque tu as vu son cadavre dans la maison. Joka serait venu à mon aide, même contre Thak, qu'il a toujours détesté. »

Murilo observa dans le miroir la créature qui faisait preuve d'une effroyable patience devant la porte close. Il frissonna à la vue des grandes mains noires, couvertes d'un poil épais qui avait tout l'aspect d'une fourrure. Son corps était épais, large et voûté. Ses épaules, anormalement grandes, avaient crevé la robe pourpre et, sur elles, Murilo nota les mêmes touffes d'épais poils noirs. Le visage qui émergeait du capuchon était profondément bestial, et pourtant, Murilo sut que Nabonidus n'avait pas menti quand il avait dit que Thak n'était pas entièrement un animal. Il y avait quelque chose dans ses yeux rouges et sombres, dans la posture arquée de la créature, quelque chose dans son apparence globale qui la mettait à part du règne animal. Ce corps monstrueux abritait un cerveau et une âme qui bourgeonnaient horriblement en quelque chose de vaguement humain. Murilo se tenait là, horrifié, alors qu'il commençait à percevoir une mince et hideuse parenté entre ses semblables et le monstre accroupi. Il fut pris de nausée lorsqu'il réalisa quels abîmes de bestialité hurlantes l'humanité avait péniblement traversé.

« Il nous voit sans aucun doute, murmura Conan. Pourquoi ne nous charge-t-il pas ? Il pourrait briser cette fenêtre sans aucun effort. »

Murilo comprit que Conan prenait le miroir pour une fenêtre à travers laquelle ils regardaient la pièce.

« Il ne nous voit pas, répondit le prêtre. Nous sommes en train de contempler la pièce qui se trouve au-dessus de nous. Cette porte que Thak surveille est celle qui se trouve en haut de ces escaliers. Il s'agit simplement d'un jeu de miroirs. Vois-tu tous ceux qui se trouvent sur les murs ? Ils propagent l'image de la chambre à travers ces tubes qui, grâce à d'autres lentilles, transmettent l'image qui finit par se réfléchir, agrandie, sur ce grand miroir. »

Murilo réalisa que le prêtre devait être en avance de plusieurs siècles sur son temps pour avoir mis au point une telle invention. Mais Conan considéra que ce n'était que de la sorcellerie et ne chercha pas à en savoir davantage.

« J'ai fait construire ce sous-sol pour servir d'abri aussi bien que de prison, dit le prêtre. Il y eut des moments où, réfugié ici, j'ai pu assister à travers ces miroirs au destin funeste de ceux qui venaient en ces lieux avec de mauvaises intentions à mon égard.

- Mais pourquoi Thak surveille-t-il cette porte ? demanda Murilo

- Il a dû entendre que la chute de la herse avait été déclenchée dans le tunnel. Elle est connectée à des cloches situées dans la chambre qui se trouve au-dessus. Il sait qu'il y a quelqu'un au sous-sol, et il attend qu'il monte les escaliers. Oh, comme il a bien appris les leçons que je lui ai enseignées. Il a vu ce qui arrivait aux hommes qui passaient cette porte, lorsque je tirais sur ce cordon qui pend contre ce mur, et il n'attend que de faire la même chose que moi.

- Et pendant qu'il attend, que faisons-nous ? interrogea Murilo

- Il n'y a rien d'autre à faire, à part le regarder. Tant qu'il se trouve dans cette pièce, il nous serait fatal de monter cet escalier. Il a la force d'un véritable gorille et il nous mettrait facilement en pièces. Mais il n'aura même pas besoin d'utiliser ses muscles : si nous ouvrons cette porte, il n'a qu'à agripper cette corde pour nous envoyer en enfer.

- Comment cela est-il possible ?

- Le marché stipule que je dois vous aider à vous échapper, répondit le prêtre. Pas que je vous révèle tous mes secrets. »

Murilo allait répondre lorsqu'il se raidit soudainement. Une main furtive avait écarté les tentures d'un des couloirs qui menaient à la pièce. Dans l'ouverture apparut un visage sombre dont les yeux brillant de menace étaient fixés sur la forme accroupie dans la robe écarlate.

« Pétréus ! siffla Nabonidus. Mitra, quelle assemblée de vautours aura vu cette nuit ! »

Le visage resta immobile quelques instants entre les tentures écartées. Derrière l'épaule de l'intrus, d'autres têtes fouillaient la pièce du regard – des visages fins, sombres, allumés d'un sinistre désir.

« Que font-ils ici ? murmura Murilo, baissant inconsciemment la voix bien qu'il sût qu'aucun de ces visages ne pouvait l'entendre.

- Que peuvent bien faire Pétréus et ses ardents jeunes nationalistes dans la demeure du Prêtre Rouge ? ricana Nabonidus. Regarde avec quelle impatience ils scrutent celui qu'ils pensent être leur ennemi ultime. Ils ont commis la même erreur que toi Murilo ; ce devrait être amusant de voir la tête qu'ils feront quand ils seront détrompés. »

Murilo ne répondit pas. Toute cette scène lui semblait comme irréelle. Il se sentit comme un spectateur devant un spectacle de marionnettes, ou comme un fantôme sans corps qui contemplerait avec détachement les actions des vivants, sa présence insoupçonnée. Il vit Pétréus poser un doigt sur ses lèvres en signe d'avertissement, et faire un signe de tête à ses camarades conspirateurs. Le jeune aristocrate ne pouvait pas dire si Thak était conscient de la présence des intrus. La position de l'homme-singe n'avait pas bougé, toujours le dos tourné vers la porte à travers laquelle les hommes se glissaient dans la pièce.

« Ils ont eu la même idée que toi, murmura Nabonidus à l'oreille de Murilo. Mais contrairement à toi, leurs raisons à eux sont patriotiques, et non pas égoïstes. Il est facile de pénétrer dans la maison maintenant que le chien est mort. Oh, quelle chance ce serait de me débarrasser de leur menace une bonne fois pour toutes ! Si j'étais assis à la place de Thak, il suffirait d'un saut vers le mur, d'une secousse sur cette corde... »

Pétréus avait doucement franchi le seuil de la pièce, ses compagnons sur ses talons, leurs dagues brillant d'une lueur sombre. Brusquement, Thak se leva et se tourna vers eux. La vue de son apparence hideuse et inattendue, là où ils s'attendaient à faire face au visage haï, mais familier, de

Nabonidus, eut raison de leurs nerfs, de la même façon qu'elle avait eu raison de ceux de Murilo. Avec un hurlement, Pétréus battit en retraite vers la pièce précédente, emmenant ses compagnons avec lui dans sa fuite. Dans leur repli, ils se bousculèrent et trébuchèrent les uns sur les autres tandis que, dans le même temps, Thak, couvrant la distance qui le séparait de la porte en un saut prodigieux et grotesque, s'empara d'un épais cordon de velours qui y pendait et tira énergiquement dessus. Instantanément, les tentures de velours qui masquaient la porte s'écartèrent largement et, dans l'embrasure de celle-ci, quelque chose brilla d'un étrange éclat argenté.

« Il s'en souvient ! exulta Nabonidus. La bête est véritablement à moitié humaine ! Il a vu la mort à l'œuvre, et il s'en est souvenu ! Regardez maintenant ! Regardez ! Regardez ! »

Murilo comprit qu'un panneau de verre était tombé en travers de l'ouverture. A travers lui, il vit les visages livides des conspirateurs. Pétréus, les mains devant lui comme s'il cherchait à contrer une charge de Thak, rencontra la barrière transparente, et sembla dire quelque chose à ses compagnons. Maintenant que les tentures étaient tirées en arrière, les trois hommes du sous-sol pouvaient voir tout ce qui se passait dans la pièce dans laquelle se trouvaient les nationalistes. A bout de nerfs, ceux-ci firent volte-face et traversèrent la pièce en direction de la porte par laquelle ils étaient vraisemblablement entrés. Ils s'arrêtèrent soudainement, comme s'ils avaient été stoppés par quelque mur invisible.

« Une secousse sur ce cordon permet de sceller cette pièce, ricana Nabonidus. Le principe est simple : des panneaux de verre sont dissimulés dans des rainures qui se trouvent au niveau de l'embrasure des portes. Tirer sur la corde relâche les ressorts qui les maintiennent en place. Ils tombent et verrouillent toutes les issues de cette pièce, et on ne peut libérer le passage que par un mécanisme actionnable en dehors de la salle. Le verre est incassable : un homme armé d'une masse ne pourrait pas le briser. Ah ! »

La peur rendait les hommes piégés hystériques. Ils couraient en tout sens d'une porte à l'autre, frappant vainement sur les panneaux de verre, montrant sauvagement le poing à l'implacable forme noire qui était accroupie dans l'autre pièce. Soudain, l'un d'entre eux rejeta sa tête en arrière, regarda au-dessus de lui et, au vu de ses lèvres, commença à crier quelque chose tandis qu'il pointait le plafond du doigt.

« La chute des panneaux libère le vent de la mort, dit le Prêtre Rouge dans un rire démentiel. La poussière du lotus gris des marais de la mort, situés au-delà de la terre de Khitaï. »

Un bouquet de bourgeons dorés pendait au milieu du plafond. Ceux-ci venaient de s'ouvrir comme les pétales d'une grande rose, et des volutes de brume grise s'en échappèrent, qui emplirent bientôt toute la pièce. Instantanément, la scène passa de l'hystérie, à la folie et à l'horreur. Les hommes piégés dans la chambre commencèrent à tituber, et à errer en rond comme des hommes ivres. De la bave coulait de leurs lèvres, qui étaient tordues en d'affreux rictus. Enragés, ils se jetaient les uns sur les autres avec leurs dagues et leurs dents, déchirant les chairs, tranchant les corps, en un massacre de déments. Murilo sentit la nausée l'envahir alors qu'il regardait, et il était reconnaissant de ne pas pouvoir entendre les cris et les hurlements qui devaient résonner dans cette chambre funeste. Tout était silencieux, comme s'il ne s'agissait que d'images projetées sur un écran.

A l'extérieur de cette chambre de l'horreur, Thak sautait en tout sens plein d'une jubilation bestiale, jetant ses bras velus dans les airs. Par-dessus l'épaule de Murilo, Nabonidus riait comme un démon.

« Ha, joli coup Pétréus ! Tu l'as presque éventré ! Maintenant, un coup pour toi mon cher nationaliste ! Et voilà ! Ils sont tous à terre, et les vivants arrachent les chairs des morts de leurs dents écumantes ! »

Murilo frissonna. Derrière lui, le Cimmérien jurait à voix basse dans sa langue grossière. Seule la mort régnait désormais dans la chambre du lotus gris. Déchirés, tailladés, mutilés, les conspirateurs gisaient dans une mare écarlate, leurs bouches béantes, leurs visages noyés de sang fixés sur le plafond d'un regard aveugle, à travers les paresseuses volutes de poussière grise. Thak, se ramassant jusqu'à paraître un gnome monstrueux, s'approcha du mur où pendait le cordon, et lui imprima une curieuse secousse latérale.

« Il ouvre la porte située de l'autre côté, dit Nabonidus. Par Mitra, il est encore plus humain que je ne l'aurais cru ! Regardez, la brume grise s'échappe de la pièce et se dissipe. Il attend, il ne prend aucun risque. Maintenant il relève l'autre panneau. Il prend garde, il sait le destin qui attend celui qui respire le lotus gris, qui apporte la folie et la mort. Par Mitra ! »

Murilo tressaillit en entendant l'admiration qui perçait dans cette dernière exclamation.

« C'est notre seule chance ! s'exclama Nabonidus. S'il quitte la pièce du dessus pendant seulement quelques minutes, nous courrons le risque et nous monterons les marches. »

Tendus, ils regardèrent le monstre franchir le seuil de la porte et disparaître à leurs yeux. Lorsque le panneau avait été relevé, les tentures étaient retombées à leur place, masquant la chambre de la mort.

« Nous devons tenter notre chance, souffla Nabonidus, et Murilo vit la sueur qui perlait sur son front. Peut-être va-t-il se débarrasser des corps comme il m'a vu le faire. Vite ! Suivez-moi en haut des escaliers ! »

Il escalada les marches en courant avec une agilité qui stupéfia Murilo. Le jeune aristocrate et le barbare étaient sur ses talons, et ils entendirent son soupir de soulagement lorsqu'il ouvrit la porte située en haut des marches. Ils jaillirent dans la vaste pièce dont ils avaient observé le reflet dans le miroir au-dessous d'eux. Personne ne s'y trouvait.

« Il doit être avec les cadavres, dans la pièce d'à côté ! s'exclama Murilo. Pourquoi ne pas l'y piéger comme il l'a fait pour Pétréus et ses hommes ?

- Non, non ! haleta Nabonidus, une pâleur inaccoutumée se peignant sur son visage. Nous ne sommes pas sûrs qu'il y soit. De toutes façons, il pourrait surgir hors de cette chambre avant même que nous ayons atteint le cordon qui commande le piège. Suivez-moi dans ce couloir, je dois rejoindre ma chambre pour nous procurer des armes capables de le tuer. Ce corridor est le seul relié à cette pièce qui n'est pas piégé d'une façon ou d'une autre. »

Ils le suivirent promptement à travers une ouverture masquée par une tenture qui se situait à l'opposée de celle menant à la chambre de la mort, et arrivèrent dans un couloir qui donnait sur une multitude de pièces. Nabonidus essaya fébrilement d'ouvrir les portes de chaque côté du corridor. Elles étaient verrouillées, tout comme l'était la porte située à l'autre bout du couloir.

« Mon dieu ! » Le prêtre rouge s'appuya contre le mur, son visage devenu couleur de cendre. « Les portes sont toutes fermées et Thak m'a pris mes clés. Nous sommes bel et bien pris au piège. »

Murilo fut consterné de voir un tel homme se laisser aller au désespoir, et Nabonidus se reprit avec effort.

« Cette bête me rend nerveux, avoua-t-il. Si vous l'aviez vu comme moi mettre des hommes en pièces... Mitra nous vienne en aide, nous devons l'affronter avec ce que les dieux nous ont donné. Venez ! »

Il les conduisit de nouveau jusqu'à l'ouverture barrée de tentures, et jeta un œil dans la vaste pièce, juste à temps pour voir Thak émerger du couloir opposé. Il était clair que l'homme-bête se doutait de quelque chose. Ses petites oreilles, collées à son crâne, remuaient. Il regardait hargneusement autour de lui, s'approcha de l'ouverture la plus proche, et déchira les tentures pour regarder ce qui se trouvait derrière. Nabonidus recula, tremblant comme une feuille. Il agrippa l'épaule de Conan.

« Dis-moi l'ami, oserais-tu mesurer ton poignard à ses crocs ? »

Les yeux du Cimmérien flamboyèrent en guise de réponse.

« Vite ! murmura le Prêtre Rouge en le rejetant derrière des tentures pendues contre le mur. Puisque tôt ou tard nous serons découverts, nous allons l'attirer à nous. Quand il passera à ta hauteur, plonge ton arme dans son dos si tu y arrives. Toi Murilo, montre-toi à lui et enfuis-toi le long du corridor. Mitra sait que nous n'avons pas l'ombre d'une chance dans un combat face-à-face, mais nous serons de toutes façons condamnés dès l'instant où il nous trouvera. »

Murilo sentit son sang se glacer dans ses veines, mais il rassembla son courage et fit un pas hors du couloir. Instantanément, Thak, qui se trouvait de l'autre côté de la pièce, se tourna dans sa direction, l'observa un instant puis chargea avec un rugissement de tempête. Son capuchon rouge s'était rabattu en arrière, révélant son visage noir et difforme. Ses mains et sa robe étaient tachés d'un rouge plus vif encore. Il se rua à travers la chambre comme un cauchemar sombre et écarlate, ses crocs luisants, ses jambes arquées propulsant son corps énorme en une démarche terrifiante.

Murilo fit volte-face et replongea précipitamment dans le corridor mais, malgré sa hâte, l'horreur hirsute était presque sur ses talons. Puis, alors que le monstre jaillissait hors des tentures, une forme large bondit et heurta violemment l'homme-singe au milieu de ses épaules, tandis que, dans le même instant, elle plongeait son poignard dans son dos velu. Thak poussa un cri épouvantable, l'impact le souleva dans les airs, et les deux combattants heurtèrent le sol en même temps. Ils se mêlèrent instantanément en un corps-à-corps furieux duquel jaillissaient des membres qui tourbillonnaient, cherchant à se lacérer et à se déchirer mutuellement.

Murilo vit que le barbare avait verrouillé ses jambes autour du torse de l'homme-singe et qu'il luttait pour conserver cette position sur le dos du monstre, tandis que son poignard lui arrachait de grands lambeaux de chair. Thak, de son côté, cherchait à déloger son adversaire, pour l'attirer à portée de ses crocs gigantesques qui n'attendaient que de se refermer sur sa chair. Dans un tourbillon de coups et de lambeaux de chairs écarlates, ils roulèrent le long du couloir, et les combattants changeaient si souvent de côté que Murilo n'osait pas faire usage de la chaise dont il s'était emparé, de peur de frapper le Cimmérien. Il vit qu'en dépit du premier coup terrifiant porté par Conan, et malgré la large robe qui s'enroulait autour des membres du monstre et qui le gênait dans ses mouvements, la force terrifiante de Thak prenait peu à peu le dessus. Inexorablement, il entraînait le Cimmérien vers son visage. L'homme-singe avait subi des blessures qui étaient suffisantes pour tuer une douzaine d'hommes. Le poignard de Conan s'était enfoncé encore et encore dans son torse, ses épaules et son cou de taureau. Un flot de sang s'écoulait d'un nombre incalculable de blessures mais, à moins que le poignard ne finisse par toucher rapidement un point vital, l'endurance inhumaine de Thak le maintiendrait en vie suffisamment longtemps pour achever le Cimmérien, et ses compagnons après lui.

De son côté, Conan se battait lui-même comme une bête sauvage, dans un silence seulement rompu par ses halètements d'effort. Les jambes noires du monstre, ainsi que la prise qu'exerçaient ses effroyables mains déformées, écartelaient le Cimmérien, tandis que les mâchoires béantes cherchaient à saisir sa gorge. Décelant enfin une ouverture, Murilo bondit et frappa de toutes ses forces à l'aide de la chaise qu'il tenait, en un coup capable de briser le crâne de n'importe quel être humain. La chaise ricocha sur le crâne oblique du monstre, et l'étourdit un moment. Sa prise se relâcha insensiblement et à cet instant, Conan, haletant et ruisselant de sang, plongea en avant et enfonça son poignard jusqu'à la garde dans le cœur de l'homme-singe.

Avec des soubresauts convulsifs, la bête humaine se releva puis s'effondra mollement sur le sol. Ses yeux féroces étaient devenus immobiles et vitreux, ses membres épais frémirent puis s'immobilisèrent.

Conan se releva en titubant, pris de vertiges, secouant la sueur et le sang qui aveuglaient ses yeux. Du sang gouttait de son poignard et de ses doigts, et d'abondants filets coulaient depuis ses cuisses, ses bras et sa poitrine. Murilo l'agrippa pour le soutenir, mais le barbare le repoussa avec impatience.

« Lorsque je ne serai plus capable de me tenir debout seul, alors il sera temps pour moi de mourir, marmonna-t-il à travers ses lèvres tuméfiées. Mais je ne dirais pas non à un flacon de vin. »

Nabonidus contemplait la forme immobile à terre comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Noir, velu, abominable, le monstre gisait là, grotesque, enroulé dans les lambeaux de la robe écarlate. Même ainsi, il ressemblait plus à un humain qu'à une bête et, d'une façon indéfinissable, il dégageait l'impression d'une vague et terrible douleur. Même le Cimmérien sentit cela lorsqu'il haleta :

« C'est un homme que j'ai tué cette nuit, et non une bête. Je le compterai au nombre des chefs dont j'ai envoyé l'âme dans les ténèbres, et mes femmes chanteront en son honneur. »

Nabonidus s'accroupit et ramassa un trousseau de clés retenues par une chaîne en or. Il était tombé de la ceinture de l'homme-singe au cours de l'affrontement. Faisant signe à ses compagnons de le suivre, il les mena devant une chambre, en déverrouilla la porte, et les invita à le suivre à l'intérieur. Elle était illuminée de la même façon que toutes les autres pièces de la demeure. Le Prêtre Rouge s'empara d'un carafon de vin sur la table, et en emplit des gobelets de cristal. Alors que ses compagnons étançaient avidement leur soif, il murmura :

« Quelle nuit ! L'aube est sur le point de paraître maintenant. Qu'allez-vous faire mes amis ?

- Je vais panser les blessures de Conan, si tu pouvais nous procurer des bandages et de quoi nettoyer les plaies, dit Murilo.

Nabonidus hocha la tête et se dirigea vers la porte qui menait au couloir. Quelque chose dans la manière dont il avait acquiescé avait retenu l'attention de Murilo qui le suivit du regard. Arrivé à la porte, le Prêtre Rouge fit soudainement volte-face. Son visage s'était métamorphosé. Ses yeux brillaient de l'ancien feu qui y couvait habituellement, et ses lèvres riaient silencieusement.

« Des bandits, tous des bandits ! » Sa voix résonnait de son mépris coutumier. « Mais pas tous des idiots. C'est toi l'imbécile Murilo !

- Que veux-tu dire par là ? »

Le jeune aristocrate fit un pas en avant.

« Arrière ! » La voix de Nabonidus sonnait comme un coup de fouet. « Encore un pas, et je vous envoie tous en enfer ! »

Le sang de Murilo se glaça dans ses veines lorsqu'il vit que la main du Prêtre Rouge agrippait un épais cordon de velours qui pendait au milieu des tentures qui masquaient la porte au dehors.

« Quelle perfidie est-ce là ? cria Murilo. Tu as juré...

- J'ai juré de ne pas dire au roi une farce te concernant ! Je n'ai pas promis de ne pas agir par moi-même si j'en avais l'occasion. Penses-tu réellement que je laisserais passer une telle opportunité ? En temps normal, je n'aurais jamais osé te tuer de mes mains sans l'aval du roi mais, dans la situation présente, personne n'en saura jamais rien. Tu iras rejoindre Thak et ces imbéciles de nationalistes dans les cuves d'acide. Quelle nuit cela aura été pour moi ! Il est vrai que j'ai perdu quelques précieux serviteurs dans l'affaire, mais je ne me suis pas moins débarrassé de plusieurs dangereux gêneurs. Arrière ! Je suis sur le seuil de la porte, et tu n'auras jamais le temps de m'atteindre avant que je ne tire sur ce cordon et que je ne vous envoie en enfer ! Ce ne sera pas le fait du lotus gris cette fois-ci, mais de quelque chose de tout aussi efficace. Presque toutes les pièces de ma demeure sont ainsi piégées. Et ainsi, Murilo, imbécile que tu es... »

Trop rapide pour que l'œil puisse le suivre, Conan s'empara d'un tabouret et le projeta avec violence. Avec un cri, Nabonidus releva instinctivement son bras pour se protéger, mais il ne fut pas assez rapide. Le projectile s'écrasa sur sa tête, le Prêtre Rouge tituba et s'effondra face contre terre sur le sol, dans une flaque de sang sombre qui s'élargissait sous lui.

« Son sang était bien rouge finalement » grogna Conan.

Murilo s'appuya contre la table, et rejeta en arrière ses mèches de cheveux couvertes de sueur d'une main frissonnante, tremblant de soulagement.

« C'est l'aube, dit-il. Sortons d'ici avant de tomber sur une nouvelle diablerie. Si nous arrivons à escalader le mur extérieur sans être vu, personne ne devrait faire le lien entre nous et les événements de cette nuit. Laissons la garde tirer ses propres conclusions. »

Il jeta un regard au corps du Prêtre Rouge qui marquait le sol de son empreinte écarlate, et haussa les épaules.

« C'était lui l'imbécile finalement. S'il ne s'était pas arrêté pour nous provoquer il aurait pu nous piéger sans risque.

- Bon, dit tranquillement le Cimmérien, il est allé au bout de la route que doivent tôt ou tard emprunter tous les brigands. J'aurais aimé rester un peu pour piller la maison, mais je suppose que nous ferions mieux de partir. »

Quand ils émergèrent dans le jardin sous la pâle lueur de l'aube naissante, Murilo dit :

« Le Prêtre Rouge disparu, j'ai désormais les mains libres, et je n'ai plus rien à craindre. Mais qu'en est-il de toi ? Il y a toujours cette vilaine affaire avec ce prêtre dans le Labyrinthe et...

- J'en ai assez de cette ville de toutes façons, ricana le Cimmérien. Tu m'avais parlé d'un cheval qui m'attend à la Tanière du Rat. Je suis curieux de voir à quelle vitesse il est capable de me porter dans un autre royaume. Il y a encore de nombreuses routes que je suis curieux d'explorer avant d'emprunter celle que Nabonidus a prise cette nuit. »